

*Au début sera le vide
on ne pouvait toucher le vide
c'est évident
on se l'imagine bruire
cela suffit un temps
que le vide a son château :
le sexe du sexe de la mère
il est*

Il court, il court, le furet...

Quand il ouvrit les yeux, l'œil d'une caméra l'attendait. « Ouf, ils ne m'ont pas oublié. »

Il alla se doucher, provoquant au creux de la chambre le retournement de toute l'équipe et la joie furonculeuse d'un nain roux qui hurlait « ses fesses ! caméra sur ses fesses ! ». À la place, l'œil se dirigea sur la perche, et le preneur de son fit ce geste délicieux qui est maintenant dans ma mémoire : il frappa le bout de sa peluche pour marquer la fin de la scène.

C'était un vaste domaine, puisque, enfermés, nous possédions les champs. Une large bâtisse flanquée de maisons. Un bel ensemble garni de vieux meubles, de fresques, d'appartements charmants, d'un jardin fait avec goût qui allait bien avec l'absence de piscine. Nous étions trente là-dedans, à deux ou trois par chambre, équipée de lits et de salles de bain que l'on trouve dans les auberges de jeunesse. La Toscane est un des plus beaux endroits du monde, mais nous ne le saurions que peu, car il y avait des kilomètres avant le premier petit village. Autour de nous, les collines faisaient leur possible pour être belles, bien sûr, mais le sol au sud de Volterra est plein de soufre et d'eau chaude. On y pratique la géothermie à grande échelle. Des tuyaux couleur atomium font des serpents sur ces collines qu'un Martini

a peintes sept siècles plus tôt ; ils vont aux tours de refroidissement, énormes, Drogenbos en série.

Une nuit, devant les colonnes de vapeur, croyant les collines en feu, on a appelé les pompiers. Ils sont venus ajouter leurs couleurs aux nôtres. Que disent les sourciers de ces zones ? Ondes, comment les ondes ? Bonnes, mauvaises, cataclysmiques ?

Quand on tourne, il faut couper tous les postes de radio, toutes les chaînes, car si la musique est audible dans le film, il faut payer des droits d'auteur. Ce qui représenterait plus que le budget du film. On ne devrait même pas chanter, pour bien faire. C'est fou ce que ça peut coûter, chanter.

« Scène de la constipation » : on rit. Il faut une heure pour s'aligner. Claudio râle. Moi j'ai été enseignant, je connais tous les trucs pour être chahuté. Lui et moi, on possède l'inautorité naturelle. Sans doute ne se corrigera-t-on jamais. Mais je trouve qu'il pourrait au moins écouter les bons conseils. Il ne le fera pas.

Tous les matins il a fallu s'aligner et jouer cette scène improbable où, à chaque prise, tout le monde changeait de position relative. C'était une scène de début, une promesse de quelque chose qui ouvrait la journée. Mais qui nous renvoyait à nous-mêmes. C'est-à-dire à pas grand-chose, dirait quelque cynique voix. Au début c'était censé se passer à huit heures, la dernière, on l'a tournée à onze. Notre metteur en scène ne sait pas organiser son monde. Jamais il ne voudra savoir...

... le furet du bois joli...

Le cinéma nous attendait à cinq heures du matin, le vingt-sept juillet sur le parking de Delta. Certains attendaient depuis un an et demi, époque de la première réunion. Claudio offrait le rêve à tous : tourner un film. Le projet était très excitant : *Hysterical Visionary Tour*, permis de déconner. Il se trouve que c'est une activité que je fais très bien. J'entendais déjà les clochers résonner de thèmes beatelso-bondiens, je rêvais d'une liberté curieuse, où

les exultations respectives seraient à la fois des guérisons et des affirmations.

Je suis venu avec ma voisine Katia que je connais depuis une douzaine d'années. Elle avait été la copine de mon meilleur ami. Katia dit qu'elle ne sait pas pourquoi elle est là. À chacun, Claudio a demandé d'apporter un objet spécial. À Katia, il a demandé son jeu de tarot. Je la rassure : sa présence est de toute façon bienvenue en toutes circonstances. De plus, elle sera notre psy, des fois qu'un hystérique pète les plombs.

Nous attendions un bus américain repeint dans des tons psychédéliques avec lequel nous serions conduits en Terre Promise. En dix minutes ont convergé une trentaine de personnes, fidèles au poste, pleines de talent, de bonne volonté et de désir de travailler pour Claudio.

Je les regarde, je cherche le potentiel de folie, excité comme une puce. Ceux qui sont venus en solo ont froid et on les invite dans les autos. D'abord Jean-François. Je connais Jean-François depuis plus de dix ans. Nous avons obtenu ensemble une licence de philosophie à l'U.C.L. * et avons toujours partagé nos goûts pour les choses délicates comme la poésie, les femmes-muses, le vin, les cigares, les repas dominicaux italiens... C'est une personne qui m'inspire un respect sympathique. Jamais je ne me prendrais à lui dire « JF » ou Jean ou autre chose. Ce n'est pas lui qu'on changerait, c'est soi qu'on ridiculiserait au moment où les sons passent en bouche.

Il est grand, foncé, il a le port d'un intellectuel italien. Toujours mesuré, il est le contraire d'un hystérique, raison sans doute pour laquelle votre serviteur, un être irritable, s'est attaché longtemps à trouver chez lui quelque exemple. Il y a un charme dans son visage charnu qui échappe à la simple analyse. Ses yeux ont la curieuse faculté de tourner très vite à certains moments, quand il est perplexe, notamment. Calme et doux, la perplexité est le sentiment le plus violent que je lui connaisse. Sa vie affective est un mystère enveloppé de brouillard. Il a toujours cultivé le secret sur ses amours. Pour toutes ces raisons j'ai prié longtemps pour qu'il ne fût pas homo et qu'il ne m'entreprît point, car poilu qu'il est, j'eusse dû le rejeter vivement, ce que point ne

voulais. À la place, nous nous mîmes à parler des femmes, surtout des plus intelligentes. Et à défaut de les séduire, on a passé dix ans à caresser nos vanités. Racontant des fables qui nous assuraient le détour du réel, l'évitement de la vie responsable, appelant cela la vie philosophique, ou quelque chose comme ça. Ce qui allait très bien tant que nous n'avions pas de responsabilités.

Une brune apparaît, le corps toujours balancé d'un léger mouvement dans toutes les directions, à la recherche du contact. C'est Muse. Dans l'Agneau Mystique, Jean-François et Muse font connaissance. On se demande de quel bois compte se chauffer Claudio, on n'en sait rien. Jean-François s'estime avant tout en vacances, « j'en ai besoin », dit-il mystérieusement. Katia a peur de la caméra et moi j'aimerais jouer au naturel, devenir une star sans me fatiguer. On attend le mystérieux bus dont Claudio nous a parlé. « Faut encore voir ce que ça va donner », précise Katia. L'Agneau Mystique, c'est ma voiture : une Golf blanche immatriculée AGN quelque chose. C'est son type, me dis-je, en les regardant (je parle des deux humains, pas de l'Agneau). Le visage charnu, Muse l'a aussi. Tous deux partagent la chevelure jais et les fils argentés. Ils se regardent tendrement, cela fait plaisir à voir. Muse nous quitte car un taxi vient de livrer sa grande copine, sa sœur, une blonde amène descend et sourit : Linda.

Antonio débarque comme une star avec son costume, sa façon sérieuse de se déplacer vite, ses valises et son taxi. Il a les cheveux soignés. S'il est là, c'est qu'il y aura des plans étonnants, non ? On se demande tous ce qu'on va faire. On se regarde les uns les autres arriver comme des réponses possibles. On ne peut savoir quel pitre Antonio peut être sans l'avoir vu.

Un gars est venu déguisé en femme, il nous racontera des blagues jusqu'à Libramont et s'en ira. Je n'ai pas très bien compris. Selon les termes mêmes de Claudio, que l'on trouve sur un papier-programme distribué l'an dernier, « la compagnie est composée de musiciens, peintres, danseurs, nains, homosexuels, acrobates, animaux... » Il nous promet que des expériences visionnaires se construiront, au cours de ces quinze jours durant lesquels « nous partagerons joie (au singulier dans le texte), douleurs, frustrations, envie de bonheur et rêves de gloire ». De quelles expériences peut-il bien parler ?